

## CHAPITRE II.

*De la Philosophie Angloise.*

---

Tout semble attester en nous-mêmes l'existence d'une double nature ; l'influence des sens et celle de l'ame se partagent notre être, et selon que la philosophie penche vers l'une ou l'autre, les opinions et les sentiments sont à tous égards diamétralement opposés. On peut aussi désigner l'empire des sens et celui de la pensée par d'autres termes : il y a dans l'homme ce qui périt avec l'existence terrestre et ce qui peut lui survivre ; ce que l'expérience fait acquérir et ce que l'instinct moral nous inspire, le fini et l'infini ; mais de quelque manière qu'on s'exprime il faut toujours convenir qu'il y a deux principes de vie différents dans la créature sujette à la mort et destinée à l'immortalité.



La tendance vers le spiritualisme a toujours été très manifeste chez les peuples du nord, et même avant l'introduction du christianisme ce penchant s'est fait voir à travers la violence des passions guerrières. Les Grecs avoient foi aux merveilles extérieures; les nations Germaniques croient aux miracles de l'ame. Toutes leurs poésies sont remplies de pressentiments, de présages, de prophéties du cœur; et tandis que les Grecs s'unissoient à la nature par les plaisirs, les habitans du nord s'élevoient jusqu'au créateur par les sentiments religieux. Dans le midi, le paganisme divinisoit les phénomènes physiques; dans le nord, on étoit enclin à croire à la magie, parcequ'elle attribue à l'esprit de l'homme une puissance sans bornes sur le monde matériel. L'ame et la nature, la volonté et la nécessité se partagent le domaine de l'existence, et selon que nous plaçons la force en nous-mêmes ou au dehors de nous, nous sommes les fils du ciel ou les esclaves de la terre.

A la renaissance des lettres, les uns s'occupoient des subtilités de l'école en métaphysique et les autres croyoient aux superstitions de la magie dans les sciences: l'art



d'observer ne régnoit pas plus dans l'empire des sens que l'enthousiasme dans l'empire de l'ame : à peu d'exceptions près il n'y avoit parmi les philosophes ni expérience ni inspiration. Un géant parut, c'étoit Bacon : jamais les merveilles de la nature, ni les découvertes de la pensée, n'ont été si bien conçues par la même intelligence. Il n'y a pas une phrase de ses écrits qui ne suppose des années de réflexion et d'étude, il anime la métaphysique par la connoissance du cœur humain, il sait généraliser les faits par la philosophie ; dans les sciences physiques, il a créé l'art de l'expérience, mais il ne s'en suit pas du tout, comme on voudroit le faire croire, qu'il ait été partisan exclusif du système qui fonde toutes les idées sur les sensations. Il admet l'inspiration dans tout ce qui tient à l'ame et il la croit même nécessaire pour interpréter les phénomènes physiques d'après des principes généraux. Mais de son temps il y avoit encore des alchimistes, des devins et des sorciers ; on méconnoissoit assez la religion dans la plus grande partie de l'Europe pour croire qu'elle interdisoit une vérité quelconque, elle qui conduit à toutes. Bacon fut frappé de ces



erreurs, son siècle penchoit vers la superstition comme le nôtre vers l'incrédulité; à l'époque où vivoit Bacon il devoit chercher à mettre en honneur la philosophie expérimentale; à celle où nous sommes il sentiroit le besoin de ranimer la source intérieure du beau moral et de rappeler sans cesse à l'homme qu'il existe en lui-même dans son sentiment et dans sa volonté. Quand le siècle est superstitieux, le génie de l'observation est timide, le monde physique est mal connu; quand le siècle est incrédule, l'enthousiasme n'existe plus, et l'on ne sait plus rien de l'ame ni du ciel.

Dans un temps où la marche de l'esprit humain n'avoit rien d'assuré dans aucun genre, Bacon rassembla toutes ses forces pour tracer la route que doit suivre la philosophie expérimentale, et ses écrits servent encore maintenant de guide à ceux qui veulent étudier la nature. Ministre d'état, il s'étoit long-temps occupé de l'administration et de la politique. Les plus fortes têtes sont celles qui réunissent le goût et l'habitude de la méditation à la pratique des affaires: Bacon étoit sous ce double rapport un esprit prodigieux; mais il a manqué à sa philosophie ce qui



manquoit à son caractère : il n'étoit pas assez vertueux pour sentir en entier ce que c'est que la liberté morale de l'homme ; cependant on ne peut le comparer aux matérialistes du dernier siècle, et ses successeurs ont poussé la théorie de l'expérience bien au-delà de son intention. Il est loin, je le répète, d'attribuer toutes nos idées à nos sensations, et de considérer l'analyse comme le seul instrument des découvertes. Il suit souvent une marche plus hardie, et s'il s'en tient à la logique expérimentale pour écarter tous les préjugés qui encombrèrent sa route, c'est à l'élan seul du génie qu'il se fie pour marcher en avant.

“ L'esprit humain, dit Luther, est comme un paysan ivre à cheval, quand on le relève d'un côté il retombe de l'autre.” Ainsi l'homme a flotté sans cesse entre ses deux natures, tantôt ses pensées le dégageoient de ses sensations ; tantôt ses sensations absorboient ses pensées, et successivement il vouloit tout rapporter aux unes ou aux autres : il me semble néanmoins que le moment d'une doctrine stable est arrivé : la métaphysique doit subir une révolution semblable à celle qu'a faite Copernic dans le



système du monde ; elle doit replacer notre ame au centre et la rendre en tout semblable au soleil autour duquel les objets extérieurs tracent leur cercle et dont ils empruntent la lumière.

L'arbre généalogique des connoissances humaines, dans lequel chaque science se rapporte à telle faculté, est sans doute l'un des titres de Bacon à l'admiration de la postérité ; mais ce qui fait sa gloire, c'est qu'il a eu soin de proclamer qu'il falloit bien se garder de séparer d'une manière absolue les sciences l'une de l'autre et que toutes se réunissoient dans la philosophie générale. Il n'est point l'auteur de cette méthode anatomique qui considère les forces intellectuelles chacune à part, et semble méconnoître l'admirable unité de l'être moral. La sensibilité, l'imagination, la raison servent l'une à l'autre. Chacune de ces facultés ne seroit qu'une maladie, qu'une foiblesse au lieu d'une force, si elle n'étoit pas modifiée ou complétée par la totalité de notre être. Les sciences de calcul à une certaine hauteur ont besoin d'imagination. L'imagination à son tour doit s'appuyer sur la connoissance exacte de la nature. La raison



semble de toutes les facultés celle qui se passeroit le plus facilement du secours des autres, et cependant si l'on étoit entièrement dépourvu d'imagination et de sensibilité, l'on pourroit à force de sécheresse devenir pour ainsi dire fou de raison, et ne voyant plus dans la vie que des calculs et des intérêts matériels, se tromper autant sur les caractères et les affections des hommes, qu'un être enthousiaste qui se figureroit par-tout le désintéressement et l'amour.

On suit un faux système d'éducation lorsqu'on veut développer exclusivement telle ou telle qualité de l'esprit; car se vouer à une seule faculté, c'est prendre un métier intellectuel. Milton dit avec raison *qu'une éducation n'est bonne que quand elle rend propre à tous les emplois de la guerre et de la paix*, tout ce qui fait de l'homme un homme, est le véritable objet de l'enseignement.

Ne savoir d'une science que ce qui lui est particulier, c'est appliquer aux études libérales la division du travail de Smith, qui ne convient qu'aux arts mécaniques. Quand on arrive à cette hauteur où chaque science touche par quelques points à toutes les autres, c'est alors qu'on approche de la région



des idées universelles ; et l'air qui vient de là vivifie toutes les pensées.

L'ame est un foyer qui rayonne dans tous les sens ; c'est dans ce foyer que consiste l'existence ; toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce *moi*, centre et mobile de nos sentiments et de nos idées. Sans doute l'incomplet du langage nous oblige à nous servir d'expressions erronées, il faut répéter suivant l'usage, tel individu a de la raison, ou de l'imagination, ou de la sensibilité, etc. ; mais si l'on vouloit s'entendre par un mot, on devroit dire seulement\* : *il a de l'ame, il a beaucoup d'ame*. C'est ce souffle divin qui fait tout l'homme.

Aimer en apprend plus sur ce qui tient aux mystères de l'ame que la métaphysique la plus subtile. On ne s'attache jamais à telle ou telle qualité de la personne qu'on préfère, et tous les madrigaux disent un grand mot philosophique en répétant que c'est pour *je ne sais quoi* qu'on aime, car ce je ne sais quoi c'est l'ensemble et l'har-

\* M. Ancillon, dont j'aurai l'occasion de parler dans la suite de cet ouvrage, s'est servi de cette expression dans un livre qu'on ne sauroit se lasser de méditer.



monie que nous reconnoissons par l'amour, par l'admiration, par tous les sentimens qui nous révèlent ce qu'il y a de plus profond et de plus intime dans le cœur d'un autre.

L'analyse, ne pouvant examiner qu'en divisant, s'applique comme le scalpel à la nature morte; mais c'est un mauvais instrument pour apprendre à connoître ce qui est vivant; et si l'on a de la peine à définir par des paroles la conception animée qui nous représente les objets tout entiers, c'est précisément parce que cette conception tient de plus près à l'essence des choses. Diviser pour comprendre est en philosophie un signe de foiblesse, comme en politique diviser pour régner.

Bacon tenoit encore beaucoup plus qu'on ne croit à cette philosophie idéaliste qui depuis Platon jusqu'à nos jours a constamment reparu sous diverses formes; néanmoins le succès de sa méthode analytique dans les sciences exactes a nécessairement influé sur son système en métaphysique: l'on a compris, d'une manière beaucoup plus absolue qu'il ne l'avoit présentée lui-même, sa doctrine sur les sensations considérées comme l'origine des idées. Nous pouvons voir clairement l'influence de cette doctrine



par les deux écoles qu'elle a produites, celle de Hobbes et celle de Locke. Certainement l'une et l'autre diffèrent beaucoup dans le but ; mais leurs principes sont semblables à plusieurs égards.

Hobbes prit à la lettre la philosophie qui fait dériver toutes nos idées des impressions des sens ; il n'en craignit point les conséquences, et il a dit hardiment *que l'ame étoit soumise à la nécessité comme la société au despotisme* ; il admet le fatalisme des sensations pour la pensée, et celui de la force pour les actions. Il anéantit la liberté morale comme la liberté civile, pensant avec raison qu'elles dépendent l'une de l'autre. Il fut athée et esclave ; et rien n'est plus conséquent, car s'il n'y a dans l'homme que l'empreinte des impressions du dehors, la puissance terrestre est tout, et l'ame en dépend autant que la destinée.

Le culte de tous les sentiments élevés et purs est tellement consolidé en Angleterre par les institutions politiques et religieuses, que les spéculations de l'esprit tournent autour de ces imposantes colonnes sans jamais les ébranler. Hobbes eut donc peu de partisans dans son pays ; mais l'influence de Locke fut plus universelle. Comme son caractère étoit moral



et religieux, il ne se permit aucun des raisonnements corrompueurs qui dériuoient nécessairement de sa métaphysique ; et la plupart de ses compatriotes, en l'adoptant, ont eu comme lui la noble inconséquence de séparer les résultats des principes, tandis que Hume et les philosophes Français, après avoir admis le système, l'ont appliqué d'une manière beaucoup plus logique.

La métaphysique de Locke n'a eu d'autre effet sur les esprits en Angleterre que de ternir un peu leur originalité naturelle ; quand même elle dessécheroit la source des grandes pensées philosophiques, elle ne sauroit détruire le sentiment religieux qui sait si bien y suppléer ; mais cette métaphysique reçue dans le reste de l'Europe, l'Allemagne exceptée, a été l'une des principales causes de l'immoralité dont on s'est fait une théorie pour en mieux assurer la pratique.

Locke s'est particulièrement attaché à prouver qu'il n'y avoit rien d'inné dans l'ame : il avoit raison, puisqu'il méloit toujours au sens du mot idée un développement acquis par l'expérience ; les idées ainsi conçues sont le résultat des objets qui les excitent, des comparaisons qui les rassemblent, et du langage



qui en facilite la combinaison. Mais il n'en est pas de même des sentiments, ni des dispositions, ni des facultés qui constituent les lois de l'entendement humain, comme l'attraction et l'impulsion constituent celles de la nature physique.

Une chose vraiment digne de remarque, ce sont les arguments dont Locke a été obligé de se servir pour prouver que tout ce qui étoit dans l'ame nous venoit par les sensations. Si ces arguments conduisoient à la vérité, sans doute il faudroit surmonter la répugnance morale qu'ils inspirent; mais on peut croire en général à cette répugnance comme à un signe infallible de ce que l'on doit éviter. Locke vouloit démontrer que la conscience du bien et du mal n'étoit pas innée dans l'homme, et qu'il ne connoissoit le juste et l'injuste, comme le rouge et le bleu, que par l'expérience; il a recherché avec soin, pour parvenir à ce but, tous les pays où les coutumes et les lois mettoient des crimes en honneur; ceux où l'on se faisoit un devoir de tuer son ennemi, de mépriser le mariage, de faire mourir son père quand il étoit vieux. Il recueille attentivement tout ce que les voyageurs ont raconté des cruautés passées en usage. Qu'est-ce donc



qu'un système qui inspire à un homme aussi vertueux que Locke de l'avidité pour de tels faits ?

Que ces faits soient tristes ou non, pourra-t-on dire, l'important est de savoir s'ils sont vrais.—Ils peuvent être vrais, mais que signifient-ils ? Ne savons-nous pas, d'après notre propre expérience, que les circonstances, c'est-à-dire les objets extérieurs, influent sur notre manière d'interpréter nos devoirs ? Agrandissez ces circonstances, et vous y trouverez la cause des erreurs des peuples ; mais y a-t-il des peuples ou des hommes qui nient qu'il y ait des devoirs ? A-t-on jamais prétendu qu'aucune signification n'étoit attachée à l'idée du juste et de l'injuste ? L'explication qu'on en donne peut être diverse, mais la conviction du principe est par-tout la même ; et c'est dans cette conviction que consiste l'empreinte primitive qu'on retrouve dans tous les humains.

Quand le sauvage tue son père lorsqu'il est vieux, il croit lui rendre un service ; il ne le fait pas pour son propre intérêt, mais pour celui de son père : l'action qu'il commet est horrible, et cependant il n'est pas pour cela dépourvu de conscience ; et de ce qu'il manque de lumières, il ne s'ensuit pas qu'il manque



de vertus. Les sensations, c'est-à-dire les objets extérieurs dont il est environné l'aveuglent ; le sentiment intime qui constitue la haine du vice et le respect pour la vertu n'existent pas moins en lui, quoique l'expérience l'ait trompé sur la manière dont ce sentiment doit se manifester dans la vie. Préférer les autres à soi quand la vertu le commande, c'est précisément ce qui fait l'essence du beau moral, et cet admirable instinct de l'âme, adverse de l'instinct physique, est inhérent à notre nature ; s'il pouvoit être acquis, il pourroit aussi se perdre ; mais il est immuable parcequ'il est inné. Il est possible de faire le mal en croyant faire le bien, il est possible de se rendre coupable en le sachant et le voulant, mais il ne l'est pas d'admettre comme vérité une chose contradictoire, la justice de l'injustice.

L'indifférence au bien et au mal est le résultat ordinaire d'une civilisation pour ainsi dire pétrifiée, et cette indifférence est un beaucoup plus grand argument contre la conscience innée que les grossières erreurs des sauvages ; mais les hommes les plus sceptiques, s'ils sont opprimés sous quelques rapports, en appellent à la justice comme



s'ils y avoient cru toute leur vie ; et lorsqu'ils sont saisis par une affection vive et qu'on la tyrannise, ils invoquent le sentiment de l'équité avec autant de force que les moralistes les plus austères. Dès qu'une flamme quelconque, celle de l'indignation ou celle de l'amour, s'empare de notre ame, elle fait reparôître en nous les caractères sacrés des lois éternelles.

Si le hasard de la naissance et de l'éducation décidoit de la moralité d'un homme, comment pourroit-on l'accuser de ses actions ? Si tout ce qui compose notre volonté nous vient des objets extérieurs, chacun peut en appeler à des relations particulières pour motiver toute sa conduite ; et souvent ces relations diffèrent autant entre les habitants d'un même pays qu'entre un Asiatique et un Européen. Si donc la circonstance devoit être la divinité des mortels, il seroit simple que chaque homme eût une morale qui lui fût propre, ou plutôt une absence de morale à son usage ; et pour interdire le mal que les sensations pourroient conseiller, il n'y auroit de bonne raison à opposer que la force publique qui le puniroit ; or, si la force publique commandoit l'injustice, la question se trou-



veroit résolue : toutes les sensations feroient naître toutes les idées qui conduiroient à la plus complète dépravation.

Les preuves de la spiritualité de l'ame ne peuvent se trouver dans l'empire des sens, le monde visible est abandonné à cet empire ; mais le monde invisible ne sauroit y être soumis ; et si l'on n'admet pas des idées spontanées, si la pensée et le sentiment dépendent en entier des sensations, comment l'ame, dans une telle servitude, seroit-elle immatérielle ? Et si, comme personne ne le nie, la plupart des faits transmis par les sens sont sujets à l'erreur, qu'est-ce qu'un être moral qui n'agit que lorsqu'il est excité par des objets extérieurs, et par des objets même dont les apparences sont souvent fausses ?

Un philosophe français a dit, en se servant de l'expression la plus rebutante, *que la pensée n'étoit autre chose qu'un produit matériel du cerveau.* Cette déplorable définition est le résultat le plus naturel de la métaphysique qui attribue à nos sensations l'origine de toutes nos idées. On a raison, si c'est ainsi, de se moquer de ce qui est intellectuel, et de trouver incompréhensible tout ce qui n'est pas palpable. Si notre ame n'est qu'une ma-



tière subtile mise en mouvement par d'autres éléments plus ou moins grossiers, auprès desquels même elle a le désavantage d'être passive : si nos impressions et nos souvenirs ne sont que les vibrations prolongées d'un instrument dont le hasard a joué, il n'y a que des fibres dans notre cerveau, que des forces physiques dans le monde, et tout peut s'expliquer d'après les lois qui les régissent. Il reste bien encore quelques petites difficultés sur l'origine des choses et le but de notre existence, mais on a bien simplifié la question, et la raison conseille de supprimer en nous-mêmes tous les désirs et toutes les espérances que le génie, l'amour et la religion font concevoir ; car l'homme ne seroit alors qu'une mécanique de plus dans le grand mécanisme de l'univers : ses facultés ne seroient que des rouages, sa morale un calcul, et son culte le succès.

Locke, croyant du fond de son ame à l'existence de Dieu, établit sa conviction, sans s'en apercevoir, sur des raisonnements qui sortent tous de la sphère de l'expérience : il affirme qu'il y a un principe éternel, une cause primitive de toutes les autres causes ; il entre ainsi dans la sphère de l'infini, et l'infini est par-delà toute expérience : mais Locke avoit



en même temps une telle peur que l'idée de Dieu ne pût passer pour innée dans l'homme ; il lui paroissoit si absurde que le Créateur eût daigné comme un grand peintre graver son nom sur le tableau de notre ame, qu'il s'est attaché à découvrir dans tous les récits des voyageurs quelques peuples qui n'eussent aucune croyance religieuse. On peut, je crois, l'affirmer hardiment, ces peuples n'existent pas. Le mouvement qui nous élève jusqu'à l'intelligence suprême se retrouve dans le génie de Newton comme dans l'ame du pauvre sauvage dévot envers la pierre sur laquelle il s'est reposé. Nul homme ne s'en est tenu au monde extérieur, tel qu'il est, et tous se sont senti au fond du cœur, dans une époque quelconque de leur vie, un indéfinissable attrait pour quelque chose de surnaturel ; mais comment se peut-il qu'un être aussi religieux que Locke s'attache à changer les caractères primitifs de la foi en une connoissance accidentelle que le sort peut nous ravir ou nous accorder ? Je le répète, la tendance d'une doctrine quelconque doit toujours être comptée pour beaucoup dans le jugement



que nous portons sur la vérité de cette doctrine ; car, en théorie, le bon et le vrai sont inséparables.

Tout ce qui est visible parle à l'homme de commencement et de fin, de décadence et de destruction. Une étincelle divine est seule en nous l'indice de l'immortalité. De quelle sensation vient-elle ? Toutes les sensations la combattent, et cependant elle triomphe de toutes. Quoi, dira-t-on, les causes finales, les merveilles de l'univers, la splendeur des cieux qui frappe nos regards ne nous attestent-elles pas la magnificence et la bonté du Créateur ? Le livre de la nature est contradictoire, l'on y voit les emblèmes du bien et du mal presque en égale proportion ; et il en est ainsi pour que l'homme puisse exercer sa liberté entre des probabilités opposées, entre des craintes et des espérances à peu près de même force. Le ciel étoilé nous apparôit comme les parvis de la divinité ; mais tous les maux et tous les vices des hommes obscurcissent ces feux célestes. Une seule voix sans parole, mais non pas sans harmonie, sans force, mais irrésistible, proclame un Dieu au fond de notre cœur : tout ce qui est vraiment beau dans l'homme naît de ce qu'il éprouve



intérieurement et spontanément : toute action héroïque est inspirée par la liberté morale ; l'acte de se dévouer à la volonté divine, cet acte que toutes les sensations combattent et que l'enthousiasme seul inspire, est [si noble et si pur, que les anges eux-mêmes, vertueux par nature et sans obstacle, pourroient l'envier à l'homme.

La métaphysique, qui déplace le centre de la vie, en supposant que son impulsion vient du dehors, dépouille l'homme de sa liberté et se détruit elle-même ; car il n'y a plus de nature spirituelle dès qu'on l'unit tellement à la nature physique, que ce n'est plus que par respect humain qu'on les distingue encore : cette métaphysique n'est conséquente que lorsqu'on en fait dériver, comme en France, le matérialisme fondé sur les sensations, et la morale fondée sur l'intérêt. La théorie abstraite de ce système est née en Angleterre ; mais aucune de ses conséquences n'y a été admise. En France, on n'a pas eu l'honneur de la découverte, mais bien celui de l'application. En Allemagne, depuis Leibnitz, on a combattu le système et les conséquences : et certes il est digne des hommes éclairés et religieux de tous les pays d'examiner si des prin-



cipes dont les résultats sont si funestes doivent être considérés comme des vérités incontestables.

Shaftsbury, Hutcheson, Smith, Reid, Dugald Stuart, etc., ont étudié les opérations de notre entendement avec une rare sagacité; les ouvrages de Dugald Stuart en particulier contiennent une théorie si parfaite des facultés intellectuelles, qu'on peut la considérer, pour ainsi dire, comme l'histoire naturelle de l'être moral. Chaque individu doit y reconnoître une portion quelconque de lui-même. Quelque opinion qu'on ait adoptée sur l'origine des idées, l'on ne sauroit nier l'utilité d'un travail qui a pour but d'examiner leur marche et leur direction; mais ce n'est point assez d'observer le développement de nos facultés, il faut remonter à leur source, afin de se rendre compte de la nature et de l'indépendance de la volonté, dans l'homme.

On ne sauroit considérer comme une question oiseuse celle qui s'attache à connoître si l'ame a la faculté de sentir et de penser par elle-même. C'est la question d'Hamlet, *être ou n'être pas.*